

La spiritualité des écrivains, Travaux de littératures XXI, publiés par l'ADIREL, 2008.
Un vol. de 542 p.

Si l'ouvrage postule, dès le propos liminaire, l'existence d'une spiritualité propre aux écrivains liée à l'expérience créatrice qui est la leur, la succession des chapitres nous convainc que cette spiritualité littéraire ne se conçoit pas en dehors de la sphère d'influence du christianisme. Au cours des siècles, – et c'est l'un des grands mérites de ce livre que de nous offrir une approche chronologique allant du Moyen Âge jusqu'au XXI^e siècle –, dans un rapport d'obédience ou de contestation, les écrivains retenus situent leur inspiration par rapport à la religion dominante. Gauthier de Coincy, le moine poète, cherche à sanctifier la poésie et la féminité dans ses « cantiques courtois ». Au sein de la mouvance protestante, de nombreux auteurs entrent en discussion avec le catholicisme, et leurs écrits sont à la fois lieux de controverse et d'apologétique. Des Mœurs subvertit les règles de la tragédie classique pour faire triompher le héros biblique, et fait coïncider attente dramatique et attente messianique. Au temps des Lumières, le message évangélique est exalté aux dépens de l'autorité de l'Église. D'intéressantes études mettent en valeur l'attachement au christianisme d'auteurs revendiqués par les courants libres-penseurs, comme Rousseau ou Cazotte. Il n'est jusqu'aux pères de la République laïque, un Quinet, un Renan, qui ne se réclament des valeurs évangéliques et de l'héritage judéo-chrétien. Ces écrivains sont tous en rupture avec l'Église romaine en tant qu'institution absolutiste, et bientôt avec la religion en tant que dogme figé, incompatible avec la raison. La spiritualité, capacité de l'individu à s'interroger sur le sens de l'existence, est alors perçue comme en contradiction avec une religion intellectuellement sclérosée. Le cas le plus extrême est celui de Robert Challe, auteur d'un texte intitulé *Difficultés sur la religion*, dont Geneviève Artigas-Menant évoque la « spiritualité viscérale » et « l'antireligion méthodique ».

Ainsi la spiritualité apparaît-elle comme le principe vivant et libre qui anime la vie intérieure d'un individu. Les circonstances historiques et l'évolution de l'Église font que ce principe, tantôt s'y épanouit et la régénère, tantôt s'oppose frontalement à elle, lorsque, selon Quinet, son autorité et sa rigidité dogmatique l'ont « retournée contre l'humanité, dans une immobilité annonciatrice de la mort ».

Il y a donc une indéniable corrélation, que le livre met en évidence sans toutefois en faire son axe majeur, entre l'histoire de l'Église et la spiritualité des écrivains. Paradoxalement, une religion forte suscite des œuvres littéraires fortes, dans la fidélité ou l'opposition. La perte d'influence de l'Église va de pair avec un amoindrissement de la qualité spirituelle des œuvres. La volonté de relever une institution affaiblie n'a pas la même portée spirituelle que la quête de vérité, exprimée dans la louange ou la critique, en dépit du génie de l'Enchanteur célébrant celui du christianisme. Les extravagances des symbolistes, l'ésotérisme des décadents, l'esthétisme religieux de Barrès tiennent-ils encore de la spiritualité ?

À un certain degré d'étiollement du religieux, ce sont les écrivains qui prennent la place de clercs défaillants, en un sacerdoce littéraire se réclamant explicitement du christianisme. C'est l'heure des Claudel, des Péguy, des Bernanos – dont on regrette qu'il ne figure pas dans le volume –, des Massignon, qui fut ordonné prêtre à la fin de sa vie : tous écrivains novateurs sur le plan littéraire et théologique, sans pour autant que l'Église prenne au sérieux leur apport. Outre ces figures, sur lesquelles un ouvrage consacré à la spiritualité des écrivains, non aux écrivains spirituels, ne souhaitait pas mettre l'accent, d'autres auteurs maintiennent et explorent la visée spirituelle de leur activité créatrice, en marge de l'effacement du religieux. Les tentatives de Jaccottet pour dire l'ineffable d'un « dieu tombé dans l'herbe », sans recours au langage chrétien mais à travers la beauté des choses, se substituent heureusement aux « balbutiements » de Barrès.

La peinture est un relais important dans la quête spirituelle. Le chapitre de Pauline Bernon-Bruley, consacré à Suarès et Rouault, co-auteurs d'un ouvrage illustré sur la croix du Christ, le met en évidence, ainsi que l'étude consacrée à François Cheng. On apprécie la belle iconographie du volume.

D'un bout à l'autre, le livre témoigne davantage d'un dialogue entre spiritualité des écrivains et christianisme que d'une autonomie de la première. Il manifeste l'intérêt, voire la passion, des écrivains français pour l'Évangile, qui n'est pas seulement pour eux un legs culturel, ni la propriété exclusive de l'Église, mais un ferment et un aiguillon.

Claire DAUDIN